

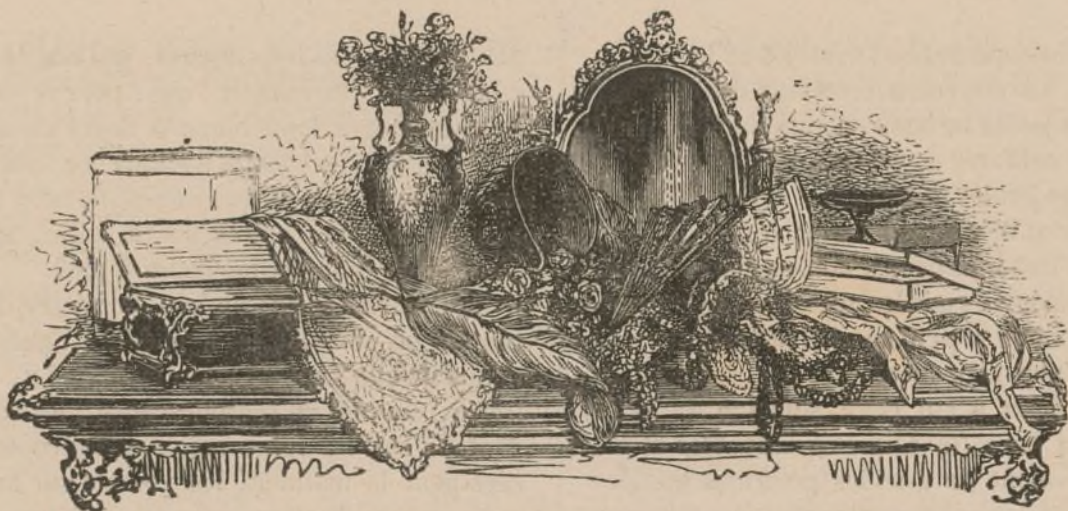


LES MODES PARISIENNES

Coiffure de fleurs naturelles de Lacbaume, 2, de la Chaussée d'Antin, 46. — Coiffure de M^{lle} Romain, rue de la Chaussée d'Antin, 18. — robes de M^{mes} Fauny & Pachery, rue de la Chaussée d'Antin, 33. — dentelles de Violard, 2, de Choiseul, 2 bis. — Eventail de Dagueur Dupré, rue de la Paix, 19. — Coiffettes expédiées par la maison de commission des Modes Parisiennes, rue Louis le Grand, 19.

Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.

Ayuntamiento de Madrid



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
LA TOUR DE VERDUN (3^e et dernière partie), par
F. SOULIÉ. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.
— RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



Enfin la semaine a été fertile en toilettes de soirée : les représentations sur le théâtre de la cour d'une part, les concerts de l'autre, voici bien de quoi justifier ces élégances prématurées.

Les étoffes riches, telles que le damas, la moire antique, les brochés à fleurs satinées sur le reps ou le pékin, ont été employées pour ces premières toilettes ; sans oublier le beau taffetas d'Italie, qui se prête si favorablement à toutes sortes de jolies garnitures.

Par exemple, deux jupes de taffetas d'Italie, d'un blanc plus brillant que l'argent, étaient garnies d'un rang de rubans tuyautés ; la seconde jupe était échancrée sur les côtés, de manière que tout en étant relevée un peu, elle ne formait pas draperie de rideau, mais tombait en rond et sans former de volume. Cette jupe était aussi bordée

d'un tuyauté de ruban un peu moins large que celui de la jupe de dessous, et les côtés étaient attachés par une agrafe de fleurs montées en grappes légères et mêlées de feuilles de saule. Le corsage à draperie devait aussi avoir un bouquet qui s'assortissait avec la guirlande et les bouquets de la jupe. Une robe de taffetas d'Italie mais était ornée de sept volants de crêpe découpés, diminuant de hauteur progressivement ; le corsage était drapé ; les petites manches très-courtes laissaient passer d'un doigt environ des manches de mousseline plissées et arrêtées par un entre-deux brodé bordé d'une petite maline. Plusieurs épingles, fleurs composées de brillants d'où retombaient des aiguillettes, formaient échelle en devant de corsage ; une coiffure de velours cerise garnie d'une légère passementerie d'or complétait cette parure.

Une robe de moire antique de couleur mais n'avait point d'autre ornement qu'une berthe de point d'Alençon. Une autre toilette se composait d'une robe de taffetas vert-Pomone garnie au bas d'un rang de rubans de satin tuyautés surmonté de trois volants d'Angleterre. Le corsage avait une très-petite berthe bordée d'une Angleterre haute de quatre à cinq doigts et fermée par trois petits nœuds de ruban. Coiffure de dentelle ornée de fleurs.

Les draperies sont plus en faveur que jamais sur les robes décolletées ; il a été impossible d'inventer quelque chose qui pût les remplacer. Les berthes ne viennent plus qu'en second et lorsque le genre des garnitures des robes les rend nécessaires.

Avec ces toilettes un peu sérieuses les coiffures

sont presque indispensables, aussi a-t-on beaucoup porté toutes les nouvelles créations de madame Vafflard : ses petits turbans en tulle lamé d'or ou d'argent, ses coiffures de velours à fond de résille. Elle a pour les jeunes femmes une ravissante nouveauté : ce sont des rubans lamés, qu'elle dispose en nœuds à l'italienne pour les unes et en coiffure à la Clarisse Harlowe pour les autres, selon le genre de la physionomie : rien ne sied mieux que ces coiffures simples et jeunes.

Madame Olmer a fait cette semaine de jolies sorties de bal en satin à la reine, ouatées et piquées, qui avaient de grandes pèlerines bordées d'effilés qui avançaient devant de manière à former manches : c'est un très-bon modèle ; car on sait combien sont laides les manches d'une pelisse lorsqu'on n'a pas les bras passés dedans, cela fait l'effet d'une manche vide de manchot.

On donne aussi la même forme à quelques manteaux de ville, surtout à ceux de satin à la reine de couleur foncée ou noire. A ceux de velours on supprime la pèlerine, mais alors le manteau est coupé à la hauteur des bras et le velours avance de même qu'une pèlerine. Ce manteau est garni d'une haute dentelle noire en bas et d'une autre à l'endroit où il est coupé et passe sur les bras, ce qui lui donne l'aspect d'une mantille espagnole ; nom qui lui est resté, car il s'appelle manteau espagnol.

On fait pour le négligé des manteaux de drap gris-mêlé avec ou sans pèlerine ; ils sont bordés et ornés de galons de soie ou de broderies en soutache.

Quant aux robes de promenade, de visite, enfin les robes pour la matinée, c'est, ainsi que nous l'avons déjà dit, la passementerie qui en est le principal ornement ; mais si variée, que la tâche d'en donner la description devient difficile. Serré-Delisle (1) a inventé de si jolies choses en ce genre, que le choix d'une garniture de robe devient assez embarrassant. Comme grande élégance il faut citer les fleurs en passementerie d'où retombent trois longues aiguillettes et les nœuds imitant une rosette de ruban qui laissent tomber plusieurs glands, le tout jouant sur la robe et produisant un très-bon effet. Pour faire des garnitures plus simples et peu coûteuses, il a des petites passementeries un peu plus grosses que la ganse soutache, qui, de même que ces dernières, s'emploient en broderie. Dans ce cas on fait dessiner sur un devant de robe un dessin un peu moins serré que ceux pour soutache, et l'on coud sa passementerie en suivant les lignes de ce dessin. Avec ces broderies, un rang de très-petits boutons bombés accompagne très-bien. Les reps-damas sont très en faveur pour ce genre de toilette, et, à ce propos, nous devons réparer une

petite erreur des imprimeurs, qui nous font dire, dans le dernier numéro, que, pour la ville, une robe de damas fond-blanc à fleurs noires est de mise ; c'est fond-bleu qu'il fallait lire : nos lectrices auront bien compris que non-seulement une robe blanche à fleurs noires serait laide, mais impossible pour les promenades à pied.

La dentelle noire, au lieu de passer de mode, comme on pourrait le supposer d'après le long temps qu'elle jouit de cette faveur, est, au contraire, en voie de recrudescence : les volants de dentelle sur les robes noires et les couleurs foncées pour la matinée, les volants sur la couleur maïs et vert-Pomone pour les toilettes du soir, les volants au bord des manteaux de satin à la reine et de velours, les revers aux robes, les coiffures ; enfin il faut de la dentelle noire dans presque toutes les parures. Aussi Violard (1), qui a prévu cette vogue, a de véritables trésors en dentelles de Chantilly. Il a bien un grand assortiment de dentelles à la mécanique ; mais les dernières ne peuvent s'employer que pour volants de robes sans importance. Pour les manteaux il faut la belle et souple dentelle de Chantilly.

Mademoiselle Lucile Laborde, qui a succédé à madame Huguenet-Lejay, fait preuve d'un véritable talent par les modes qu'elle a créées pour la saison. On remarque chez elle des chapeaux de velours vert-Isly, des chapeaux de velours vert-émeraude doublés de lilas, ou bleu avec des dessous de passe en rubans jonquille mêlés à la blonde. Quelques chapeaux se portent encore en couleur feutre ; mais alors ils ont dessous la passe des rubans cerise. Les coiffures ont surtout placé mademoiselle Laborde au premier rang de nos modistes en renom, et ce n'est vraiment que par elles qu'on peut juger maintenant du talent d'une modiste ; car les chapeaux sont si simples, que, sauf dans les petits détails qui décèlent toujours une bonne maison, ils sont à peu près les mêmes partout.

Nous terminerons cet article par quelques ensembles de toilette les plus en faveur.

Toilettes de la matinée. — Chapeau de velours bleu orné d'une aigrette avec dessous de passe en ruban jonquille ou rose-vif. — Robe de satin à la reine couleur vanille brodée devant en passementerie, très-étroite et garnie d'une rangée de petits boutons. — Châle cachemire carré brodé en soie, ou manteau de velours garni de dentelle noire.

— Chapeau de velours-royal rose orné d'une touffe de petites têtes de plumes. — Robe de reps-damas, ornée devant d'une broderie en velours découpé bordée de petites passementeries : le corsage juste et garni, en s'élargissant sur les épaules, de la même broderie ; manches justes fermées du

(1) Place de la Bourse, 31.

(1) Rue de Choiseul, 2 bis.



bas. — Manteau espagnol en velours bleu garni de dentelle, et brodé en passementerie noire au-dessus de la dentelle. — Bottines en satin-royal boutonnées de côté, à bouts de cuir montant en pointes sur le cou-de-pied.

Toilette de dîner. — Bonnet de dentelle fait d'une large barbe posée sur un très-petit fond, et retenue par une guirlande de mince feuillage avec touffes de fleurs de chaque côté; les barbes tombent de chaque côté comme une écharpe de mariée. — Robe de damas fond-bleu à guirlandes satinées blanches, à corsage juste, demi-décollée en cœur et garnie d'un revers de dentelle; la jupe ouverte des côtés sur un dessous blanc, et ces ouvertures bordées de revers en dentelle et retenues par quatre ou cinq nœuds de ruban; les manches, demi-longues et ouvertes en dedans, bordées de revers en dentelle et rattachées par trois nœuds de ruban; sous-manches de tulle froncées sur un poignet et bordées d'engageantes en dentelle. — Souliers de satin blanc.

Mais, n'oublions pas que nous voici dans le mois où la mode règne et gouverne tout. Il ne s'achète pas une petite boîte, un porte-visite, enfin un objet de mince valeur, sans qu'elle soit consultée et qu'on lui obéisse sur-le-champ. C'est qu'en effet il ne suffit pas de faire un cadeau pour être bien reçu: si vous arrivez avec une fantaisie passée de mode, on la recevra froidement; sans doute avec la reconnaissance que cause votre souvenir, mais non avec cette joie dans le regard qui vous accueillera si vous avez su choisir l'actualité en vogue.

On s'occupe donc activement des cadeaux de jour de l'an, car la MAISON DE COMMISSION DES *Modes parisiennes* a reçu beaucoup de demandes: quelques-unes avec des indications précises de l'objet; d'autres non positives, mais qui désignent seulement le genre et le prix. Ainsi, l'un veut donner un cadeau d'une soixantaine de francs à un jeune homme qui peint à l'aquarelle et au pastel; il s'agit donc de voir chez Giroux ce qu'il y a de bien pour satisfaire à ce goût.

Une autre personne demande une boîte de chez Tahan (1), en bois de rose orné de plaques de Sèvres, en médaillons pouvant servir à serrer des dentelles ou des bijoux, ou un nécessaire de voyage comme il s'en trouve de si confortables dans cette maison; puis une cave à liqueurs: ceci doit être un cadeau de mari ou de maman. Puis un déjeuner en vieux-sèvres nommé vis-à-vis, composé de deux tasses, un sucrier, un pot au lait, une petite cafetière et un plateau avec peintures ou médaillons d'oiseaux: si un vis-à-vis à *sujets* coûtait trop cher! Il est de fait que ces porcelaines sont d'un prix très-élevé; nous voyons chez les deux ou trois grands marchands de cu-

riosité des vis-à-vis du prix de trois à quatre cents francs, souvent même cette valeur est dépassée si ces porcelaines sont de sujets ou de nuances rares.

Les éventails se donnent beaucoup, si nous en jugeons par ceux que nous avons vu expédier par la Maison de commission de la rue Louis-le-Grand, 9. Il va sans dire que les plus beaux viennent de chez Vagueur-Dupré (1), car c'est lui qui imite le mieux les anciens éventails aux incrustations d'or sur nacre ou ivoire, et qui recherche aussi les vieux chefs-d'œuvre en ce genre pour leur redonner l'éclat et la fraîcheur de leur jeune temps. On aime beaucoup les écrans de lumière et de feu qu'il a créés dans la forme des éventails, s'ouvrant et se fermant à volonté.

Guerlain (2) apporte de même son tribut aux étrennes, il a des boîtes à gants, des boîtes à parfums, des sachets dans lesquels on met les mouchoirs, les foulards; des flacons de forme élégante pour garnir les tables de toilette. Tout cela charmant et avec toutes les recherches imaginables.

Marion (3) offre de très-jolies étrennes à sa nombreuse clientèle. Lorsque nous disons qu'il les offre, nous voulons dire qu'il vend de très-beaux petits meubles remplis de tout ce qu'il faut pour écrire; ce sont des papeteries complètes, des bureaux élégants, des papiers illustrés de vignettes. Enfin l'on trouve chez lui tout ces mille riens dont se compose la bureaucratie des gens du monde.

Un charmant objet de toilette à donner, c'est un de ces nouveaux cachemires des Indes brodés en soie, nouveauté de bon goût à l'usage des femmes élégantes: rien n'est plus joli. Il arrive l'hiver des jours assez tièdes, jours où les manteaux de velours sont trop chauds, les châles longs trop lourds, ces jours-là le cachemire carré à bordures brodées en dessins de cachemire en soie au lieu d'être en laine, sera une bonne fortune; et aux premiers rayons du soleil printanier, alors qu'il faut attendre les fantaisies d'une saison nouvelle, le cachemire ne sera pas seulement une bonne fortune, il deviendra indispensable. Nous croyons donc rendre service en les signalant à la galanterie des maris. Quelle plus belle étrenne à donner! et quelle bien plus belle étrenne à recevoir!..

Il est encore un très-gracieux présent à donner à une jeune personne ou à une jeune femme, c'est une de ces jolies robes de tarlatane brodées au crochet, soit en blanc, soit en couleur, si diaphanes malgré les dessins qui les couvrent. Il est vrai que ce sont des dessins imitant la dentelle et que madame Payan (4) a seule le secret de ces délicieuses robes. Les mouchoirs brodés de ma-

(1) Au coin de la rue de la Paix et du boulevard.

(1) Rue de la Paix.

(2) Rue de la Paix, 44.

(3) Cité Bergère.

(4) Rue Vivienne, 43.

dame Payan sont de véritables chefs-d'œuvre de finesse en broderie nouvelle point d'Alençon, point d'Angleterre et point d'armes, c'est encore un cadeau agréable à faire et à recevoir. Et puis, s'il y en a d'un prix élevé, il en est aussi de très-jolis et de prix raisonnable, c'est une vaste échelle dont on peut gravir à son choix les degrés.

Revenons encore aux curiosités, dont la famille est nombreuse: les groupes de Saxe, les miroirs de Venise, les anciens bronzes et les groupes modernes qui ne le cèdent en rien aux anciens comme perfection de travail. Parmi ces derniers, la vogue est aux groupes d'animaux. La porcelaine de Chine a ses amateurs, les verroteries de Bohême, si riches, ont aussi les leurs, de même que les délicates verroteries de Venise aux rubans de toutes nuances dans un verre d'une légèreté aérienne. Et les émaux, que nous allions oublier! et ce serait à tort, car jamais ils n'ont été plus recherchés. Les émaux de Limoges et les émaux d'Italie se partagent l'admiration des amateurs, et, comme bijoux, les émaux peints de Petitot. Après eux viennent les *poteries* anciennes, les faenza d'Italie et les poteries françaises de Bernard de Palissy. Mais nous renonçons à donner le catalogue des objets de curiosité, car la nomenclature ne tiendrait pas dans un numéro du journal.

LOMÉNIE DE V.

C'est par erreur que nous avons annoncé, dimanche dernier, les patrons qui ne pouvaient être tirés sitôt au nombre suffisant pour le service du journal, car tout le monde sait que la lithographie est infiniment moins expéditive que la typographie. Nous les donnons aujourd'hui et nous répétons l'explication pour les abonnés du 1^{er} décembre, qui n'ont pas reçu le dernier numéro de novembre.

PATRONS

Ouvrages de dames de la maison Sorré-Delisle, place de la Bourse, 31.

N° 2. Moitié d'un porte-cigare pouvant se broder en lacet-soutache ou petite passementerie sur velours ou drap.

N° 3. Plomb en drap ou velours, qui doit se broder en point de chaînette soie ombrée, soutache soie et or, ou petite passementerie soie et or.

N° 4. Bourse à jetons pour jeu, pour être brodée sur velours ou drap en lacet-soutache ou petite passementerie. Pour faire cette bourse, qui a la forme d'une bourse de quête, il faut tailler un morceau de carton rond pour soutenir le fond; le tour est froncé dans une coulisse.

N° 5. Bretelles pour broder sur canevas de soie. L'on peut décalquer ce dessin sur une bande d'étoffe de soie (de la moire blanche, par exemple) et faire une broderie de fantaisie à l'aiguille.

N° 6. Essuie-plume. On réunit les quatre parties en forme de chepsy, et l'on met à l'intérieur quelques morceaux de drap pour essuyer les plumes. Pour être brodée au point de chaînette ou en ganse soutache.

LA TOUR DE VERDUN.

(SUITE ET FIN.)

— Pères, l'on m'a dit ce que vous attendiez de moi; je le ferai. »

Ils demeurèrent surpris. Ésaü sourit d'une joie féroce; mais ben Salomon, touché de ce sublime dévouement, lui dit :

« Ils t'épargneront, enfant; car tu es une de leurs filles.

— Non, reprit Constance, je suis une jeune fille juive, et je n'irai point mentir à la foi que j'ai adoptée; je leur dirai : « Voici la chrétienne qui a déserté sa religion! » et je cracherai sur les croix et sur l'image du Christ.

— Mais ils te tueront, enfant! s'écria Ésaü livide d'un singulier effroi: ils te tueront, et tu ne nous sauveras pas!

— Et pourquoi veux-tu que je vive? dit Constance avec un froid mépris: pour te sauver, Ésaü, homme si ferme dans ta foi? veux-tu que j'abjure la mienne pour te sauver? Oh! tu t'es trompé lorsque tu as dit que je n'étais pas sincère dans mes serments, et que c'était pour la satisfaction de mon amour que j'avais pris ton Dieu dans mon cœur: il y est entré, ton Dieu, et les poignards des Pastoureaux en tireront les dernières gouttes de sang avant de l'en arracher. Viens me conduire vers eux. »

Les sages se taisaient, et quelques-uns versaient des larmes. Ésaü, tourmenté d'un horrible dépit, regardait Constance d'un œil brûlant tantôt de rage, tantôt d'une ardeur funeste; puis il finit par s'écrier :

— Ce sacrifice est alors inutile, j'espérais nous sauver tous!

— Non, dit Constance, nous mourrons tous!

— Vas, lui dit Salomon-ben-Salomon, que le Seigneur te bénisse et accepte tes paroles: tu mourras ou vivras avec nous; tu es notre sœur et notre fille avant toutes nos sœurs et nos filles.

— Eh bien! soit, dit Ésaü, nous mourrons tous!

Quand Mathias apprit à son réveil ce qui s'était passé, il saisit sa large épée et voulut exterminer Ésaü.

« Mathias, lui dit Constance, les hommes ne savent triompher que par la colère, et se brisent eux-mêmes dans leur fureur; les femmes connaissent mieux le secret de conduire les hommes: j'étais sûre qu'Ésaü me défendrait.

— Il t'aime donc? dit tout bas Nathan à Constance.

— Tais-toi, » dit de même la jeune épouse.

Puis elle calma Mathias, et lui fit jurer de ne rien entreprendre contre Ésaü.

A partir de ce jour Constance fut regardée comme inspirée du Seigneur, et les vieillards ne

passaient pas à côté d'elle sans la saluer, les enfants sans lui demander sa bénédiction.

Le siège durait toujours, et déjà les guerriers qui étaient entrés dans la forteresse n'étaient plus qu'au nombre de cinquante. Les vieillards, les enfants et les femmes étaient réduits à trois cents. Les provisions de traits et de vivres s'épuisaient, et déjà, dans les assauts, on avait jeté sur les assaillants des coffres pleins d'argent; des mères, que la faim poussait à la folie, avaient précipité leurs enfants sur les piques des Pastoureaux. Dans une sortie vainement tentée par les Juifs, ils avaient laissé quelques prisonniers aux mains de leurs ennemis, et ceux-ci les avaient suppliciés aux pieds des murs sous les yeux de leurs frères. La mort leur avait été donnée longuement, avec des tortures infâmes, inouïes, épouvantables à voir, impossibles à raconter. Six prisonniers avaient duré pendant deux jours sous les tenailles et les poignards rougis des Pastoureaux. La forteresse était délabrée, un nouvel assaut pouvait réussir; Ésaü s'écria avec rage :

« C'est donc ainsi que nous mourrons tous ! »

— Je te l'ai dit, répliqua Constance, nous mourons tous; mais nous pouvons ne pas mourir ainsi. » Puis, tirant un poignard de son sein, elle ajouta :

« Quant à moi, je ne mourrai pas ainsi. »

Ésaü la regarda long-temps pendant qu'elle s'éloignait, et il demeura long-temps à la place où il était après qu'elle se fut éloignée. Le lendemain les Juifs virent du haut du rempart d'immenses machines que les Pastoureaux venaient de dresser, et entre autres ce qu'ils nommaient un *chat*, sous lequel des hommes cachés transportaient des monceaux de bois jusqu'à la porte principale pour l'incendier. Les pots d'huile enflammée que les assiégés jetaient d'ordinaire sur ces machines pour les brûler ne leur étaient plus d'aucun secours; car ils eussent ainsi allumé l'incendie qui devait les perdre, et déjà ils n'avaient plus de lourdes masses à y précipiter pour briser la machine. Cependant on apportait pour cet office les coffres remplis d'or et d'objets précieux, lorsque Ésaü s'avança, et leur dit :

« Frères, c'est une folie que d'espérer nous défendre encore; nous mourrons ici : si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain; et nous mourrons après avoir gorgé les Pastoureaux de nos trésors. Eh bien, puisqu'il faut périr, que nos trésors périssent avec nous! Osons nous donner tranquillement la mort que ces brigands nous apportent avec toutes les tortures de leurs bourreaux; que nos trésors soient en même temps dévorés par le feu, et que nos ennemis ne trouvent plus ici que des cendres et des cadavres ! »

Peut-être les fameux exemples de la farouche cruauté où la faim et le désespoir poussent des hommes assurés d'une mort cruelle feront-ils comprendre à nos lecteurs que cette terrible proposi-

tion fut accueillie avec des acclamations de joie. Mais il faut le témoignage de l'histoire pour accepter comme vraie la manière dont on régla cette terrible extermination. Il fut décidé que tous les noms des malheureux assiégés seraient déposés dans une urne, et que, rangés sur une longue ligne et à genoux, ils subiraient la mort les uns après les autres. Ésaü, qui avait été chargé de cette opération, tira les noms : le premier qui sortit fut celui de Mathias; le second, celui de Nathan; le nom de Constance sortit le dernier. Un imperceptible sourire glissa sur ses lèvres, et elle demanda d'une voix assurée :

« Et, maintenant, qui sera l'exécuteur ? »

— Moi, dit Ésaü.

— Ésaü! Ésaü! dirent quelques voix jalouses du droit de délibérer même sur le choix de l'exterminateur.

— Toi? dit Constance : ton bras n'est pas assez fort pour tant de victimes. Je demande que le plus fort d'entre vous soit choisi pour cette extermination; il ne faut pas remplacer les tortures du bûcher par les tortures de l'agonie.

— Soit, » dit Ésaü en jetant un regard sur Mathias, qui, anéanti et stupide, ne prenait plus aucun souci de ce qui se passait; puis il ajouta à voix basse :

« Femme, tu ne m'échapperas pas. »

Aussitôt on apporta une lourde hache, et on plaça un madrier énorme sur deux chevalets. Quelques-uns essayèrent leurs forces, et firent pénétrer la hache à une profondeur considérable; mais Ésaü, la saisissant à son tour, frappa le madrier, qu'il entama si complètement, que le bout qu'il avait frappé ne tenait plus à l'autre que par quelques filaments.

« C'est Esau, Ésaü! crièrent alors quelques voix.

— Pas encore, dit Mathias en se levant, je n'ai pas essayé cette hache. »

Il la prit, et, d'un coup terrible, il trancha le madrier comme si c'eût été le bout d'une flèche légère. Le nom de Mathias fut crié alors comme celui d'un libérateur, et toute cette foule se rangea religieusement à genoux, sans que personne évitât la place que le sort lui avait donnée. Pendant ce temps on avait fait un monceau de tous les trésors des Juifs, et on y avait attaché le feu avec des torches. Les assiégeants, étonnés de ne point trouver de résistance à leurs projets, avaient comblé l'entrée de la porte de pièces de bois de toute sorte : ils ne les avaient pas encore allumées; mais, lorsqu'ils virent le feu qui éclatait au sommet du rempart, ils l'attachèrent à ses pieds, devinant que les Juifs leur arrachaient les trésors pour lesquels ils avaient supporté tant de fatigues. C'était un effrayant spectacle que de voir tout ce camp en fureur, poussant des imprécations terribles contre les malheureux qui allaient mou-

rir : on leur promettait d'atroces souffrances s'ils n'éteignaient l'incendie d'en haut ; on leur promettait la vie s'ils voulaient l'éteindre, et on attisait en même temps celui d'en bas. Mais les clameurs des Pastoureaux devinrent horribles lorsqu'ils virent commencer l'épouvantable massacre du sommet de la tour. En effet Mathias avait dépouillé ses armes, et, le corps nu jusqu'à la ceinture, seul debout parmi cette foule à genoux, il comptait qu'il avait trois cents victimes à frapper ; enfin, se tournant vers Ésaü, il lui dit :

« Ésaü, j'ai pris ta place ; sans doute que tu veux bien prendre la mienne. » Et il leva la hache sur lui.

« Je la prends, dit Ésaü : mais je n'userai point tes forces sur moi ; il t'en restera davantage pour ta dernière victime. »

Et soudain il se frappa lui-même d'un poignard, et tomba aux pieds de Mathias, qui le repoussa du pied. Sa chute fut un signal, et les trois cents voix des Juifs agenouillés éclatèrent ensemble pour célébrer le peuple de Moïse. Mathias voulut commencer ; c'était son frère qu'il fallait frapper le premier. A cet aspect sa vue se trouble, il chancelle sur ses pieds, et devient plus faible que le plus faible des enfants.

« Frappe, frère ! dit Nathan : frappe à la tête, le coup est moins douloureux. »

Les voix éclatèrent avec exaltation, et quelques-unes crièrent : « Mathias ! Mathias !... » Et les Pastoureaux poussèrent un cri de joie ; car la porte flambait et menaçait de s'écrouler. Mathias se retourne, et la hache tomba sur Nathan ; le malheureux enfant fléchit comme un roseau et s'abattit en murmurant :

« Merci, frère ! »

Alors Mathias frappa ; il frappa, frappa sans cesse : il faisait un pas, levait sa hache, et une tête tombait ; il allait, il allait, bavant, grinçant les dents, riant, furieux, insensé, prenant plaisir à son œuvre de massacre, buvant le sang des yeux, l'aspirant ; ivre, forcené, il rencontra la tête de son père sans la reconnaître. Et pendant ce temps les Pastoureaux hurlaient et battaient à grands coups la porte à moitié consumée ; à chaque coup Mathias répondait par un cri et par une tête qui tombait. Il avançait toujours, et le concert des martyrs diminuait à chaque pas d'une voix. Enfin un cri épouvantable des Pastoureaux annonça que la porte était brisée, et Mathias se trouva en présence de sa dernière victime. Elle se dressa devant lui ; mais Mathias frappa à la place où elle aurait dû se tenir ; et, ne trouvant pas de résistance à sa hache, il frappa de nouveau dans le vide ? et, ne trouvant encore rien, il frappa encore sans regarder ni voir, comme une machine stupide.

« Mathias, lui cria Constance, c'est moi, c'est Constance, nous pouvons nous sauver ! »

Mais Mathias levait toujours et abaissait impassiblement sa hache sans entendre, sans comprendre, sans reconnaître Constance.

« Oh, s'écria-t-elle avec désespoir, il n'avait de fort que le bras ! »

Cependant les Pastoureaux arrivaient au sommet de la tour, et Constance s'élança au-devant en leur criant :

« Je suis chrétienne, et cet homme est fou ! »

Deux titres qui valaient la vie en cette époque de foi et de superstition. Le sire de Nogaret, qui était en tête des Pastoureaux, embrassa sa fille et la défendit contre les plus acharnés ; les premiers qui s'élançèrent vers Mathias furent repoussés par le mouvement régulier et stupide de sa hache, qui montait et descendait toujours ; puis ils se prirent à le regarder, tant il y avait de féroce imbécillité dans le regard perdu, dans la pâleur livide, dans les cheveux hérissés de cet homme. Constance, sauvée par son père, voulut sauver son époux, et cria :

« Dieu maudit celui qui frappe un insensé ! »

Les Pastoureaux se signèrent et reculèrent ; mais, à l'extrémité de cette file de cadavres, un homme se leva tout sanglant, et, d'une voix sourde et entrecoupée par la douleur, il s'écria :

« Chrétiens, cette fille est une apostate ; elle a embrassé notre religion pour suivre le bourreau qui est devant vous et qui a consommé cet horrible égorgement : cet homme s'appelle Mathias. » Puis il se mit à genoux, et ajouta :

« Frères, ils m'ont frappé le premier, parce que je voulais me faire chrétien. »

A ces paroles les Pastoureaux se jetèrent sur Constance et l'arrachèrent à son père, et, s'étant emparés de Mathias, ils les lièrent ensemble et les jetèrent dans les restes du bûcher qui consumait les richesses des Juifs. Comme on les portait vers cet endroit, Ésaü dit sardoniquement à Constance :

« Femme ! pourquoi as-tu méprisé mon amour, pourquoi as-tu préféré et aimé Mathias ? »

— Je l'ai aimé, dit Constance, parce qu'il n'était pas un traître.

— Va donc brûler avec lui, » dit Ésaü.

Les Pastoureaux, occupés à ce supplice, épargnèrent Ésaü, qui devint bientôt un de leurs chefs, et mourut long-temps après moine de l'abbaye d'Alby et renommé par sa piété, sous le nom de Jacques-le-Converti.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Causeries.

*. Rendons au bibliophile Jacob ce qui appartient à feu M. Beffara. Il faut être juste envers tout le monde, même envers ceux qui ne sont plus de ce monde.

Feu M. Beffara avait déjà fait deux découvertes fort

intéressantes pour l'histoire de l'art dramatique en France.

En 1832, il avait trouvé l'unique et véritable signature de Poquelin de Molière; première découverte.

En 1837, après dix ans de recherches assidues, il avait mis la main sur l'acte de naissance de mademoiselle Mars; seconde découverte.

Tout l'orchestre du Théâtre-Français se rappelle feu M. Beffara; on peut se le figurer sous les traits d'un gros petit homme rose, jovial, viveur, jaseur, diseur, à jabot, à canne à pomme d'or, à tabatière à musique; il était classique comme une culotte courte, et perspicace comme un lorgnon.

Le personnel théâtral, depuis Talma jusqu'au père Joanny, n'osait pas sourciller en sa présence. Il passait pour savoir sur le bout du doigt tous les mystères de coulisses. Les jeunes premières tremblaient. Hélas! qu'il en a fait frémir, de soubrettes!

Malgré cela, il avait parfois du bon, notamment lorsqu'il faisait des découvertes. C'est ainsi que peu de temps avant de descendre vers les sombres bords il recueillit un camée de mademoiselle Duchesnois, camée perdu dans le cinquième dessous d'un marchand de bric-à-brac.

Il y a quelques jours, le bibliophile Jacob eut à dresser l'inventaire d'une bibliothèque. Un tiroir se rencontre sous sa main; il tire ce tiroir. O surprise! ô destin! ô spectacle aimé des dieux!

Entre un Amour en argent ciselé et un sifflet d'ivoire ayant appartenu à Benserade, le bibliophile Jacob découvrit un écriteau couvert de haut style et de toiles d'araignées.

En voici la teneur:

« Camée antique donné par Napoléon à mademoiselle Duchesnois, après une représentation d'*Iphigénie en Aulide*. — Signé: BEFFARA. »

« J'ai lu quelque part, se dit le bibliophile, que les arômes de la terre apprirent à Christophe-Colomb qu'il allait aborder en Amérique; cet écriteau m'annonce un camée, un camée donné par Napoléon à mademoiselle Duchesnois, après une représentation d'*Iphigénie en Aulide*. Où est ce camée? »

Il fureta partout, il retourna la bibliothèque, comme on ferait d'un gant: il ne trouva que de vieux boutons de cuivre.

Cependant, l'ombre du camée impérial le poursuit partout, comme les Euménides poursuivaient Oreste. Il l'aperçoit dans son sommeil; il le voit, insaisissable et moqueur, se promener à côté de lui dans la rue; il s' imagine le manger parfois à l'aide de sa cuiller lorsqu'il prend son potage.

Ce n'est pas tout. Des lettres d'antiquaires lui arrivent chaque jour par myriades avec ces mots: « Le camée ou la mort! »

Mânes de feu Beffara, qu'avez-vous fait?

* * On se souvient encore du jour où M. H. de Balzac métamorphosa la république des lettres en armée. D'un trait de plume il créa quatre maréchaux de France littéraires; c'étaient d'innocents maréchaux, comme vous pouvez bien le penser. En guise d'épée, ils n'avaient jamais tiré du fourreau que la lame de leur canif.

Pendant six mois, la littérature eut l'air d'un camp; on ne s' abordait plus en public qu'en se prodiguant les grades les plus entourés d'épaulettes.

— Bonjour, capitaine Brot. — Comment va le major Prosper Mérimée! — Il paraît que M. de Sainte-Beuve vient de donner sa démission de porte-drapeau. — L'adjudant Jules Sandeau vient d'être mis aux arrêts par l'éditeur Hippolyte Souverain.

Et mille autres jolies phrases de caserne.

Quant à M. de Balzac, il était sublime à voir; il marchait au pas au milieu de ce cliquetis de titres; on le voyait aussi friser sa moustache d'un air martial; vous

eussiez dit le grand Maurice de Saxe le matin de la bataille de Fontenoy.

Un jour cependant, M. H. de Balzac perdit une grande bataille dans les plaines du Pays-Latin; nous parlons des *Ressources de Quinola*. Ce fut son Waterloo.

« C'en est fait, dit-il, je jette mon bâton de maréchal aux vents.

Mais Paris est une ville où rien ne se perd, surtout une idée saugrenue; M. Hector Berlioz, qui est une sorte de Balzac harmonieux, vient de ramasser la stratégie abandonnée; seulement il l'applique aux musiciens.

Il n'y a plus de compositeurs, d'orchestres, d'instrumentistes, de chanteurs, de concertants, il y a une armée musicale, comme il y avait naguère une armée littéraire.

Quoique étant d'origine étrangère, Rossini, Spontini et Meyerbeer sont proclamés dès à présent maréchaux de France musicaux.

MM. F. Halévy et Auber sont pareillement décorés de ce titre.

M. Hector Berlioz lui-même s'est promu au grade de colonel.

Evidemment on ne saurait trop admirer la modestie de l'auteur de la *Damnation de Faust*, qui s'est borné à un simple grade d'état-major, quand M. de Balzac s'était adjugé une des premières dignités de l'Etat.

Le reste de la musique est ainsi casé et étiqueté par ordre, absolument comme dans les cadres du département de la guerre.

L'armée musicale vivra-t-elle plus long-temps que l'armée littéraire? Ceci est le secret d'Apollon, ainsi que l'a dit un ancien troubadour.

* M. le ministre de l'intérieur vient de nommer une commission qu'il a chargée d'examiner la situation du Théâtre-Français. Cette commission est composée d'hommes parfaitement compétents, dont la capacité spéciale et l'expérience sont reconnues; ce sont MM. Vitet, Vivien, Vatout, Liadières, Scribe, Victor Hugo et Portalis; ce dernier à titre de jurisconsulte.

Cette sollicitude du ministre pour notre première scène et la voie qu'il emploie pour en assurer la splendeur sont une réponse à ces prétendues nouvelles où l'on présente déjà la Comédie-Française comme sous le coup d'une industrie particulière. La commission, qui ne peut que procéder avec maturité, n'admettra pas, nous le présumons, l'idée de livrer cent dix mille livres de rente inscrites au grand-livre, deux cent mille francs de subvention annuelle, un mobilier d'exploitation évalué à plus de trois cent mille francs et le privilège de jouer les chefs-d'œuvre de notre littérature dramatique à l'avidité d'un spéculateur. M. Vivien sera toujours l'adversaire d'un projet si contraire à l'art; il s'est expliqué suffisamment à cet égard dans ses études administratives, où il a rappelé que l'Empereur déclarait en 1806, dans le conseil d'Etat, que le Théâtre-Français faisait partie de la gloire nationale.

A propos des démêlés de mademoiselle Rachel avec la Comédie-Française, on a fait remarquer que l'humeur de la tragédienne dépendait souvent du chiffre de ses recettes. Le caractère de cette actrice a une grande analogie avec l'amour de Valère pour Angélique, et on pourrait lui appliquer, avec une légère modification, ces deux vers d'Hector, car ses recettes sont pour elle

Un thermomètre sûr, tantôt bas, tantôt haut,
Marquant de son humeur ou le froid ou le chaud.

Quoi qu'il en soit de cette observation, la Comédie-Française déploie la plus grande activité et compte sur le concours de mademoiselle Rachel. Ainsi l'on a le projet de remettre avec soin *Athalie*, et c'est mademoiselle Rachel qui serait chargée de traduire cette grande et vigoureuse figure. C'est à elle aussi qu'est destiné le rôle de Cléopâtre dans la tragédie de madame Emile de Girardin.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

* Duprez a été sublime à la dernière représentation de *Guillaume Tell*. Jamais peut-être sa voix et sa haute intelligence dramatique ne l'ont mieux servi. La salle entière l'a rappelé d'un cri unanime, après l'air final qu'il a chanté avec une ampleur, un charme et un élan indicibles. — La première représentation de *Robert Bruce* aura décidément lieu le 5 ou le 7 décembre.

* La reprise du *Vieux Célibataire* par le Théâtre-Français a obtenu beaucoup de succès. Les deux rôles importants de cette pièce ont été rendus avec un très-grand bonheur par Samson et mademoiselle Mante. — Il est question de la rentrée de mademoiselle Doze, sans conditions, c'est-à-dire qu'elle se contenterait du titre de pensionnaire. Elle serait chargée du rôle principal dans la comédie intitulée *Un Poète*, dont nous avons annoncé la réception. On annonce que *Cléopâtre*, tragédie de madame Emile de Girardin, est définitivement reçue.

* La nouvelle direction du théâtre du Vaudeville déploie un zèle et une activité des plus louables. A peine le public a-t-il pu assister aux représentations des deux derniers succès, *le Capitaine de voleurs* et *le Bonhomme*

Job, qu'il est déjà question d'un ouvrage important qu'on nous promet aux premiers jours de la semaine prochaine.

* Une scène aussi neuve que piquante a signalé, il y a quelques jours, la représentation de *la Muette de Portici* sur le théâtre de Toulouse. On sait qu'au troisième acte, lorsque les soldats du vice-roi veulent entraîner la sœur de Mazaniello, celui-ci paraît tout à coup et appelle ses compagnons aux armes. Les amis de Mazaniello dispersent les soldats du vice-roi, qui doivent se laisser désarmer. Mais le jour dont nous parlons, il y avait parmi les militaires de la garnison, désignés pour le service du théâtre, un brave Alsacien qui n'avait pas compris la consigne. Trop pénétré de l'esprit des lois militaires, d'après lesquelles tout soldat qui se laisse désarmer pendant qu'il est de service est déshonoré, il oublia qu'il était sur le théâtre. Quand donc l'émeute des figurants se rua sur lui, il se mit à défendre énergiquement la hallebarde qu'il tenait à la main; son arme cependant lui fut arrachée; alors il s'élança sur les trois ou quatre choristes qui la lui avaient enlevée; un combat très-sérieux s'engagea; l'Alsacien s'agitait et frappait comme un furieux. Enfin, les plus robustes des choristes parvinrent à se saisir de lui. On a eu beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'il aurait dû se laisser désarmer.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Levain de 7, ânesse, radis, thon préfet, râble au vin, deux la comètes.

(Le vin de cette année sera, dit-on, préférable au vin de la comète.)

Gymnase de la Chaussée-d'Antin, transféré rue de Buffaut, 13, pour agrandissement. Leçons tous les jours. (Voir le *Prospectus* à l'établissement.)

Confection de Robes M^{me} V^e INGER, née OLMER, rue Montmartre, 169.

Manège Le Blanc. Leçons d'équitation pour les deux sexes. — Cours particuliers pour les dames. — Rue du Faubourg-Montmartre, 42.

Nouveautés. -- Broderies. -- Confection.

Madame J. DE BARTHÉLEMY, rue du Faubourg-Poissonnière, 3 bis. Cette maison se recommande par le cachet d'élégance et de bon goût qu'elle imprime à toutes ses créations. Rien de plus distingué que ses manteaux et ses visites, rien de plus riche que ses châles, de plus léger que ses écharpes, de plus gracieux que ses costumes d'enfants. C'est à madame de Barthélemy que s'adresseront toujours les dames jalouses d'obéir à la charmante tyrannie de la mode.

Plus de cheveux blancs! Ce mot n'est-il pas magique et ne fait-il pas naître l'espoir à toute personne dont la chevelure, grisonnant avant l'âge, donne à celle-ci le cachet fatal du temps, devant lequel s'éclipsent les plaisirs de la jeunesse! Grâce à L'EAU MEXICAINE de M^{me} J. ALBERT (rue de Choiseul, 4), dont l'emploi est aussi rapide qu'infaillible, l'opération de la teinture, naguère si incertaine et si longue, s'opère en moins d'une heure, et les cheveux, ainsi préparés, n'en ont que plus de souplesse et d'éclat.

Manteaux, Mantelets, Nouveautés confectionnées, Broderies pour Robes et Gilets. — Maison COUCHONNAL, rue Neuve-Vivienne, 38 bis, au premier étage

Chaussures d'hommes. BERNARD-CHAPUIS et MOLIERE, rue de la Bourse, 4.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR PLOV FAÛRES, 35, RUE DE VAUGRARD.